

dans ces contrées à ses besoins les plus pressants et les plus nécessaires et même jouir du monde admirablement. Et, pareillement, un prétendu mendiant napolitain pourrait bien dédaigner la place de vice-roi de Norvège, et refuser l'honneur que la czarine de Russie lui ferait de le nommer gouverneur de Sibérie.

Certes, dans nos climats, un philosophe cynique mènerait une vie fort dure, tandis que, dans les pays du Sud, la nature semble le convier. Ici, un homme déguenillé n'est pas un homme nu; celui qui n'a pas de maison à lui ni d'habitation louée, mais qui, en été, passe la nuit sous les avant-toits, sur le seuil des palais et des églises, dans les bâtiments publics, et, en cas de mauvais temps, se gîte quelque part pour un chétif salaire, n'est pas pour cela rejeté et misérable; un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a pas songé au lendemain. Si l'on considère quelle masse d'aliments offre la mer poissonneuse, des produits de laquelle ces gens doivent, selon la règle, se nourrir un certain nombre de jours par semaine; avec quelle abondance on peut se procurer, en chaque saison, toute espèce de fruits et de plantes potagères; que la contrée où Naples se trouve a mérité son nom de *Terra di Lavore* (ce qui ne veut pas dire *Terre de labeur*, mais *Terre de labour*); qu'enfin toute la province, porte depuis des siècles le nom honorable de *Campagna felice*, on comprendra bientôt comment il peut être facile d'y vivre.

En somme, le paradoxe que j'ai hasardé donnerait lieu à maintes réflexions, si quelqu'un voulait entreprendre un tableau détaillé de Naples, ce qui exigerait assurément un talent peu commun et bien des années d'observation. Alors peut-être on remarquerait que le lazzerone n'est pas à tout prendre plus inactif que l'homme des autres classes, et l'on reconnaîtrait aussi que chacun, dans son genre, ne travaille pas pour vivre seulement, mais pour jouir; et que, même dans le travail de la vie, chacun veut s'égayer. Voilà comment il se fait que les artisans sont généralement inférieurs à ceux du Nord; que les fabriques n'y existent pas; que, sauf chez les avocats et les médecins, eu égard à la masse de la population, on trouve peu de science, si considérables que soient les travaux particuliers des hommes de mérite; qu'aucun peintre de l'école napolitaine n'a

jamais été profond et n'est jamais devenu grand; que les ecclésiastiques s'accrochent à merveille du loisir, et que les grands ne se plaisent guère à jouir de leurs biens que dans les voluptés, le luxe et la dissipation. Je sais bien que tout cela est dit d'une manière beaucoup trop générale, et que les traits caractéristiques de chaque classe ne peuvent être nettement tracés qu'après une connaissance et une observation plus exactes, mais, en somme, c'est, je crois, à ces résultats qu'on arriverait.

Je reviens au petit peuple de Naples. On remarque chez eux, comme chez les enfants d'humeur enjouée auxquels on commande quelque chose, qu'ils remplissent, il est vrai, leur tâche, mais qu'en même temps ils s'en font un badinage. Toute cette classe a l'esprit très-vif, un libre et juste coup d'œil; son langage doit être figuré, ses saillies très-vives et mordantes. L'ancienne Atella était située dans le territoire de Naples. Polichinelle, son favori, continue ces jeux, et toute la classe populaire s'intéresse encore à ses boutades.

Dans le cinquième chapitre du troisième livre de son *Histoire naturelle* Pline juge la Campanie<sup>1</sup> seule digne d'une description détaillée. « Cette contrée est si heureuse, dit-il, si charmante, si fortunée, qu'on y reconnaît manifestement l'œuvre favorite de la nature. Car cet air vital, ce ciel, d'une douceur toujours salubre, ces champs si fertiles, ces collines si radieuses, ces forêts si innocentes, ces bocages si touffus, ces arbres, d'une si riche variété, tant de montagnes aériées, de champs, de vignes, d'oliviers fertiles, de troupeaux aux riches toisons, de taureaux bien nourris, tant de lacs, une si grande richesse de rivières et de fontaines, qui l'arrosent tout entière; tant de mers, tant de ports; cette terre qui, de toutes parts, ouvre son sein au commerce, et, comme pour favoriser les mortels, s'avance elle-même à plaisir dans la mer! Je ne mentionne pas le génie et les mœurs de ses peuples, les nations que sa langue et ses mains ont domptées. Les Grecs, qui parlent si magnifiquement d'eux-mêmes, ont porté sur ce pays le jugement le plus hono-

1. Dans ce passage Pline a en vue non pas la Campanie seule, mais l'Italie tout entière. (Note du traducteur.)

rable, quand ils ont donné à une de ses parties le nom de Grande-Grèce. »

Naples, 29 mai 1787.

On observe partout, avec la plus vive sympathie, une gaieté extraordinaires. Les fleurs et les fruits de toutes couleurs dont la nature se décore, semblent convier les hommes à parer leurs personnes et tout ce qui leur appartient des couleurs les plus vives. Les mouchoirs, les rubans de soie, les fleurs sur le chapeau, sont la parure de quiconque peut s'accorder cette fantaisie. Les sièges et les commodes, dans les plus pauvres maisons, sont ornés de fleurs bigarrées sur un fond doré; les calèches à un cheval sont elles-mêmes peintes en rouge éclatant; les ciselures en sont dorées, les chevaux parés de fleurs artificielles, de houppes d'un rouge vif et de clinquant. Plusieurs ont des bouquets de plumes sur la tête, d'autres ont même de petits drapeaux, qui, dans la course, tournent à chaque mouvement. Nous avons coutume de déclarer barbare et de mauvais goût la préférence pour les couleurs bigarrées; elle peut, en effet, l'être et le devenir d'une certaine façon, mais, sous l'azur d'un ciel brillant, rien n'est proprement bigarré. En effet rien ne peut surpasser la splendeur du soleil et son reflet dans la mer. La couleur la plus vive est éteinte par cette puissante lumière, et, parce que toutes les couleurs, toute la verdure des arbres et des plantes, le jaune, le brun, le rouge du sol, agissent sur l'œil avec une pleine vigueur, les fleurs et les vêtements colorés entrent par là dans l'harmonie générale. Les corsages et les jupes écarlates des femmes de Nettuno, ornées de larges galons d'or et d'argent, les autres costumes nationaux colorés, les vaisseaux peints, tout semble s'efforcer de se rendre un peu visible sous la splendeur du ciel et de la mer.

Et comme ils vivent, ils enterrent aussi les morts. Point de lente et noire procession qui trouble l'harmonie de ce monde joyeux. J'ai vu les funérailles d'un enfant. Un grand tapis de velours rouge, à large broderie d'or, couvrait une large civière; dessus était posé un coffret ciselé, chargé de dorure et d'argenterie, dans lequel le mort, vêtu de blanc, était couché tout couvert de rubans roses. Aux quatre coins du coffret étaient quatre anges, hauts de deux pieds environ, qui tenaient sur l'enfant

endormi des touffes de fleurs, et, comme ils n'étaient portés que sur des fils d'archal, cédant aux mouvements du brancard, ils balançaient et semblaient, avec le parfum de fleurs, répandre doucement la vie. Les anges balançaient d'autant plus vivement que le cortège parcourait les rues d'un pas rapide, et que les prêtres et les porte-cierges couraient plutôt qu'ils ne marchaient.

Il n'y a point de saison où l'on ne se voie entouré de comestibles. Le Napolitain aime à voir cette abondance, et, de plus, il veut que la marchandise en vente soit agréablement parée. A Sainte-Lucie, les poissons, rangés par espèces, sont étalés dans de propres et jolies corbeilles; les écrevisses, les huîtres, les couteliers, les moules, entassés chacun à part et posés sur des feuilles vertes. Les boutiques de fruits secs et de légumes forment la décoration la plus bigarrée. Les oranges et les citrons de toute sorte, étalés et entremêlés de feuillage vert, offrent à l'œil un charmant spectacle. Mais il n'est rien que l'on pare avec plus de soin que les viandes, sur lesquelles les yeux du peuple se portent avec plus de convoitise, parce que l'appétit est aiguë par une privation périodique. Sur l'étal du boucher, les quartiers de bœuf, de veau, de mouton, ne sont jamais exposés en vente sans que, à côté de la graisse, le flanc ou le cuissot ne soit couvert d'une large dorure. Il y a plusieurs jours de l'année, surtout aux fêtes de Noël, qui sont renommés comme jours de festins. Tout Naples devient alors un pays de Cocagne, et cinq cent mille hommes semblent s'être donné le mot pour ces réjouissances. La rue de Tolède et plusieurs places et rues du voisinage sont décorées de la manière la plus appétissante. Les boutiques où l'on vend les herbes, où l'on étale les raisins secs, les melons et les figues, réjouissent les yeux. Les comestibles sont suspendus en guirlandes à travers les rues; ce sont de grands chapelets de saucisses dorées, nouées de rubans rouges; des coqs d'Inde, qui portent tous un drapeau rouge sous le croupion.

On assurait qu'il s'en était vendu trente mille, sans compter ceux qu'on engraisse chez soi. De plus, une foule d'ânes, chargés d'herbages, de chapons, de jeunes agneaux, parcourent la ville et le marché, et les monceaux d'œufs qu'on voit çà et là

forment une masse qu'on n'aurait pas imaginée. Et ce n'est pas assez que tout cela soit dévoré : chaque année un officier de police parcourt la ville à cheval, accompagné d'un trompette, et annonce dans toutes les places et les carrefours combien de milliers de bœufs, de veaux, d'agneaux, de porcs, les Napolitains ont consommés. Le peuple prête une oreille attentive, et se réjouit immodérément de ces grands nombres; chacun se rappelle avec satisfaction la part qu'il a prise à ces réjouissances.

Quant à ces mets que nos cuisinières savent préparer sous tant de formes avec le lait et la farine, ils sont remplacés de deux manières chez ce peuple, qui n'aime pas dans ces choses les longs apprêts et qui n'a point de cuisine bien établie. Les macaronis de toute sorte, pâte de fine farine, délicate, fort travaillée, cuite et réduite en certaines formes, se trouvent partout à vil prix. On se contente le plus souvent de les cuire à l'eau, et le fromage râpé sert à la fois de graisse et d'assaisonnement. Au coin des grandes rues stationnent, avec leurs poêles, pleines d'huile bouillante, des fricasseurs, occupés, surtout les jours de fête, à cuire sur-le-champ pour chacun, selon son désir, des poissons ou des beignets. Ces gens ont un débit incroyable, et des milliers de chalands emportent de là leur repas de midi et du soir sur une petite feuille de papier.

Naples, 30 mai 1787.

Cette nuit, en me promenant par la ville, je suis arrivé au Môle. Là j'ai vu d'un coup d'œil la lune, sa clarté sur les franges des nuages, son reflet, doucement agité dans la mer, plus brillant et plus vif sur la cime des vagues les plus proches, puis les étoiles du ciel, les lampes du fanal, le feu du Vésuve, son reflet dans la mer et beaucoup de lumières isolées, éparses sur les vaisseaux. J'aurais voulu voir un thème si varié exécuté par van der Neer.

Naples, 31 mai 1787.

J'avais tellement fixé ma pensée sur la Fête-Dieu à Rome, et principalement sur les tapisseries d'après Raphaël, que, sans me laisser séduire par tous ces magnifiques tableaux de la nature, bien qu'ils ne puissent avoir leurs pareils dans le monde,

je continuais obstinément mes préparatifs de départ. J'avais un passe-port, un voiturin m'avait donné des arrhes, car on fait ici, pour la sûreté des voyageurs, justement le contraire de chez nous. Kniep était occupé à s'établir dans un nouveau logement, bien mieux situé et plus spacieux. Avant d'en venir à ce changement, le bon Kniep m'avait fait entendre quelquefois qu'il était désagréable et, en quelque sorte, inconvenant d'entrer dans un logement et de n'y rien apporter. Un bois de lit, tout au moins, imprimerait aux gens de la maison quelque respect. Comme nous traversions aujourd'hui les immenses friperies de la place du Château, j'ai vu une paire de lits en fer bronzé que j'ai achetés aussitôt, et offerts à mon ami comme base future d'une couche solide et paisible. Un de ces portefaix qu'on a toujours sous la main les a portés avec les planches nécessaires dans le nouveau logement, et ces apprêts ont fait un si grand plaisir à Kniep, qu'il s'est décidé sur-le-champ à s'installer dans son nouveau domicile, et s'est d'abord procuré des planches à dessiner, du papier et toutes les choses nécessaires. Je lui ai cédé, selon notre convention, une partie des esquisses qu'il a faites dans les Deux-Siciles.

Naples, 1<sup>er</sup> juin 1787.

L'arrivée du marquis Lucchesini m'a fait différer mon départ de quelques jours. J'ai eu beaucoup de plaisir à faire sa connaissance. Il me semble un de ces hommes d'un heureux appétit moral, toujours prêts à s'asseoir au grand banquet du monde, tandis que nous autres, nous ressemblons à l'animal ruminant, qui se remplit par moments outre mesure, après quoi il ne peut rien prendre de plus avant d'avoir remâché et digéré sa nourriture. La marquise me plaît aussi beaucoup. C'est une véritable et digne Allemande.

Maintenant, je quitte Naples volontiers; il faut même que je parte. Ces derniers jours, je me suis abandonné au plaisir de voir la société. J'ai fait la connaissance de plusieurs personnes intéressantes, et les heures que je leur ai consacrées me laissent une grande satisfaction. Mais quinze jours encore, et je me serais de plus en plus écarté de mon but. Et puis on devient ici toujours plus inactif.

Depuis mon retour de Pæstum, j'ai vu peu de chose, ex-

cepté les trésors de Portici, et il me reste plusieurs objets à voir, pour lesquels je ne sais pas me remuer. Mais aussi ce musée est l'alpha et l'oméga de toutes les collections d'antiquités. C'est là qu'on peut voir combien les anciens étaient plus avancés que nous pour le joyeux sentiment des arts, tout arriérés qu'ils étaient pour la sévère industrie.

Naples, 1 juin 1787.

Le domestique qui m'a rendu mon passe-port en règle m'a appris en même temps, en regrettant mon départ, qu'une forte lave avait jailli du Vésuve, et prenait son chemin vers la mer; elle avait déjà franchi les pentes les plus abruptes, et atteindrait la mer dans quelques jours. Je me suis trouvé dans une vive anxiété. J'ai consacré cette journée aux visites d'adieux, que je devais à tant de personnes obligeantes. Je vois déjà ce qui m'arrivera demain. On ne peut, sur son chemin, se dérober tout à fait aux hommes, mais, quelques services qu'ils nous rendent, quelques jouissances qu'ils nous procurent, ils finissent par nous détourner de nos desseins sérieux, sans que nous puissions avancer les leurs. Je sens un extrême déplaisir.

Le soir.

Mes visites de remerciement n'ont pas laissé elles-mêmes de m'intéresser et de m'instruire. On m'a montré obligeamment plusieurs choses différées ou négligées jusqu'à ce jour. Le cavalier Venuti m'a produit encore des trésors cachés. J'ai considéré de nouveau avec une grande vénération son Ulysse, inestimable, quoique mutilé. Pour dernière politesse, il m'a conduit dans la fabrique de porcelaine, où j'ai gravé de mon mieux Hercule dans ma mémoire, et rassasié encore une fois mes yeux des vases de Campanie. Véritablement ému, et me faisant des adieux pleins d'amitié, il a fini par me dire en confiance où le soulier le blesse, et il désirait vivement que je pusse demeurer quelque temps encore avec lui. Mon banquier, que j'ai trouvé à table, ne voulait pas me laisser partir. Tout cela eût été fort bien, si la lave n'avait pas fixé sur elle mon imagination. Pendant que j'étais occupé de diverses choses, que je réglais mes comptes et que je faisais mes paquets, la nuit est

arrivée, et j'ai couru au Môle. Là j'ai vu tous les feux et toutes les lumières, et leurs reflets plus vacillants encore, la mer étant agitée, la pleine lune dans toute sa magnificence à côté du Vésuve enflammé, et la lave enfin, qui manquait avant-hier, poursuivant sa sinistre marche enflammée. J'aurais voulu passer jusque-là, mais les préparatifs étaient trop longs, je ne serais arrivé que le matin. Je n'ai pas voulu me gêner par l'impatience le spectacle dont je jouissais. Je suis resté sur le Môle, jusqu'à ce qu'enfin, malgré le va-et-vient de la foule, ses explications, ses récits, ses comparaisons, ses débats sur la direction que prendrait le torrent de lave, et mille bavardages pareils, j'ai senti mes yeux prêts à se fermer de sommeil.

Naples, 2 juin 1787.

J'aurais encore passé gaiement et utilement ce beau jour avec des personnes excellentes, et cependant contre mes vœux et le cœur oppressé; je contemplais avec regret la vapeur qui descendait lentement de la montagne vers la mer et marquait la route que la lave prenait d'heure en heure; ma soirée non plus n'était pas libre: j'avais promis de rendre visite à la duchesse de Giovane, qui demeurait au château, où l'on me fit monter force escaliers et parcourir maints corridors, dont les plus élevés étaient encombrés de caisses, d'armoires et de tout le déplaisant bagage d'une garde-robe de cour. J'ai trouvé, dans une haute et grande chambre de peu d'apparence, une dame jeune et bien faite, dont la conversation est pleine de grâce et de délicatesse. Comme elle est née Allemande, elle n'ignorait pas que notre littérature s'est animée d'un esprit plus libéral, plus humain, qui embrasse un vaste horizon; elle apprécie singulièrement les travaux de Herder et ce qui en approche; elle se sent une inclination secrète pour la pure intelligence de Garve<sup>1</sup>. Elle voudrait marcher l'égale de nos femmes auteurs, et l'on voit bien que son désir serait d'avoir le talent et la réputation de bien écrire. Tel était l'objet de ses discours, et ils trahissaient en même temps son dessein d'exercer de l'influence sur les jeunes filles de condition. Une pareille conversation n'a point

1. Philosophe moraliste, successeur de Gellert à l'université de Leipzig.

de limites. Le crépuscule avait commencé et nous étions encore sans lumières. Nous nous promenions dans la chambre; la duchesse, s'approchant d'une embrasure fermée par des volets, en ouvrit un, et je vis ce qu'on ne voit qu'une fois dans sa vie. Si elle le fit à dessein de me surprendre, elle atteignit parfaitement son but. Nous étions à une fenêtre de l'étage supérieur, le Vésuve en face de nous : la lave coulante, dont on voyait déjà la flamme rougir (le soleil était couché depuis longtemps), cette flamme commençant à dorer la fumée qui l'accompagnait, la montagne tonnante, surmontée d'une vapeur épaisse, immobile, les différentes masses de cette vapeur séparées comme par des éclairs, illuminées en relief, à chaque nouvelle éruption; de là jusqu'à la mer une traînée de flammes et de vapeurs enflammées; du reste la mer et la terre, les rochers et les campagnes, visibles à la lueur du soir, dans une paisible clarté, dans un magique repos : tout cela, vu d'un coup d'œil en même temps que la lune se levait derrière les croupes de montagnes, pour compléter ce merveilleux tableau! quelle scène! quel digne sujet d'étonnement!

L'œil embrassait tout d'un regard, et, s'il ne pouvait passer en revue chaque détail, du moins il ne perdait jamais l'impression de ce grand ensemble. Si notre conversation avait été interrompue par ce spectacle, elle n'en devint ensuite que plus intime. Nous avions devant nous un texte que des milliers d'années ne suffiront pas à commenter. Plus la nuit s'avancait, plus la contrée semblait s'illuminer. La nuit brillait comme un autre soleil; les colonnes de fumée, avec leurs traînées et leurs masses lumineuses, étaient distinctes jusque dans leurs détails; on croyait même, avec une lunette peu forte, distinguer sur le fond noir de la montagne conique les roches brûlantes vomies par le cratère. Mon hôtesse (je me plais à lui donner ce titre, car il eût été difficile de me servir un plus excellent souper) fit porter les bougies à l'autre bout de la chambre, et cette belle femme, éclairée par la lune et servant de premier plan à ce merveilleux tableau, me semblait toujours plus belle; je lui trouvais même d'autant plus de charme, que j'aimais à entendre dans ce paradis méridional un dialecte allemand des plus agréables. J'oubliai qu'il se faisait tard, si bien qu'elle dut enfin m'en

faire souvenir. Elle était, dit-elle, contrainte à regret de me laisser partir; l'heure approchait où ses galeries seraient fermées comme un cloître. Je quittai donc avec lenteur ce qui était loin et ce qui était près de moi, bénissant le sort qui m'avait si bien dédommagé le soir des fâcheuses politesses du jour. Quand je fus sous le ciel ouvert, je me dis que, dans le voisinage de cette lave plus considérable, j'aurais observé uniquement la répétition de la plus petite, et que cette vue générale, que cet adieu à Naples, étaient tout ce que j'avais pu désirer. Au lieu de me rendre chez moi, je dirigeais mes pas vers le Môle, pour contempler ce grand spectacle avec un autre premier plan; mais la fatigue que j'éprouvais après une journée si pleine, ou peut-être le sentiment qu'on ne doit pas effacer une dernière et belle impression, me ramena chez Moriconi, où je trouvai Kniep qui venait de son nouveau logement me faire une visite du soir. En buvant ensemble une bouteille de vin, nous nous entretenmes de nos relations futures. Je lui promis qu'aussitôt que je pourrais produire quelques-uns de ses travaux en Allemagne, je ne manquerais pas de le recommander à l'excellent duc Ernest de Gotha, et qu'il en recevrait des commandes. Nous nous quittâmes ainsi le cœur joyeux, avec la perspective assurée d'une mutuelle activité.

Naples, 3 juin 1787. Fête de la Trinité.

Je cheminais donc dans un demi-étourdissement à travers l'immense tourbillon de cette ville incomparable, que je ne devais probablement jamais revoir, éprouvant toutefois le sentiment agréable de ne laisser derrière moi ni douleur ni repentir. Je pensais au bon Kniep, et, même éloigné de lui, je m'occupais avec zèle de ses intérêts. A la dernière barrière du faubourg, je fus distrait un moment par un garçon de café, qui me regarda au visage d'un air amical et s'éloigna en courant. Les douaniers n'en avaient pas encore fini avec le voiturin, quand je vis Kniep sortir du café, en portant sur un plateau une grande tasse de porcelaine de Chine pleine de café noir. Il s'approcha lentement de la portière avec une gravité qui partait du cœur et qui lui seyait fort bien. Je fus étonné et attendri : une pareille attention reconnaissante n'a pas son égale. « Vous m'a-

vez donné, a-t-il dit, tant de marques de bienveillance et de bonté, vous avez exercé une telle action sur toute ma vie, que je vous prie d'accepter ici un symbole de ce que je vous dois. »

Comme je ne trouve point de paroles dans ces occasions, je lui ai répondu en peu de mots que par son activité il avait déjà fait de moi son débiteur, et qu'en mettant à profit et en retraillant nos trésors communs, il m'obligerait encore davantage. Là-dessus, nous nous sommes quittés comme il arrive rarement à des personnes que le hasard a rapprochées pour peu de temps. Peut-être la vie nous offrirait-elle beaucoup plus de satisfaction et d'avantages, si l'on se déclarait mutuellement avec franchise ce qu'on attend l'un de l'autre. Les obligations sont-elles remplies, on est satisfait des deux côtés, et l'affection, qui est, en tout, le commencement et la fin, se produit comme par surcroît.

Sur la route, du 4 au 6 juin.

Comme je voyage seul cette fois, j'ai tout le temps de revenir sur les impressions des derniers mois, et je le fais avec beaucoup de plaisir. Cependant je reconnais bien souvent des lacunes dans mes observations. Si le voyage semble à celui qui l'a fait, passer d'un même cours, et se présente à l'imagination comme une suite continue, on sent toutefois qu'il est impossible d'en donner une juste idée. Le narrateur doit tout présenter isolément : comment cela formerait-il un ensemble dans l'esprit de ceux qui l'écoutent ? Aussi ai-je appris avec infiniment de plaisir par vos dernières lettres que vous vous occupez assidûment de l'Italie et de la Sicile ; que vous lisez des récits de voyages et que vous étudiez des gravures : l'assurance que mes lettres y gagnent m'est un grand soulagement. Si vous l'aviez fait ou si vous me l'aviez dit plus tôt, j'aurais montré encore plus de zèle. En réfléchissant que j'ai été devancé par des hommes distingués, comme Bartels, Münster, des architectes de divers pays, lesquels assurément poursuivaient des desseins extérieurs avec plus de soin que moi, qui n'avais en vue que les plus intimes, je me suis souvent tranquilisé, quand j'étais forcé de reconnaître l'insuffisance de mes efforts.

Si, en général, un homme ne doit être considéré que comme un supplément de tous les autres, et, s'il ne paraît jamais plus

utile et plus aimable que lorsqu'il se donne pour tel, cela est surtout vrai des récits de voyages et des voyageurs. L'individualité, les vues, les temps, les circonstances favorables et défavorables, tout se présente diversement pour chacun. Si je connais les devanciers d'un voyageur, je le goûterai à son tour, je profiterai de lui, j'attendrai son successeur, auquel je ferai aussi un bon accueil, lors même que, dans l'intervalle, j'aurai eu le bonheur de visiter moi-même le pays.

## SECOND SÉJOUR A ROME.

*Longa sit huic ætas dominæque potentia terræ,  
Sitque sub hac oriens occiduusque dies.*

Rome, 8 juin 1787.

J'étais de retour ici avant-hier après un heureux voyage, et, dès le lendemain, la Fête-Dieu m'a réinstallé dans la cité romaine. J'avouerai que j'étais parti de Naples avec quelque chagrin : ce n'était pas seulement l'admirable contrée que je laissais derrière moi, c'était une lave puissante, qui, du sommet de la montagne, s'acheminait vers la mer, et que j'aurais voulu observer de près, étudier par moi-même dans sa marche, dont j'avais lu et ouï dire tant de choses. Aujourd'hui cependant mes regrets de cette grande scène de la nature sont apaisés ; et ce n'est pas la pieuse cohue de la fête, car, avec un ensemble imposant, elle offre çà et là des détails qui blessent le goût, c'est la vue des tapis brodés d'après les cartons de Raphaël qui m'a ramené dans la sphère des hautes méditations. Les plus excellents, dont l'authenticité est la plus certaine, sont étalés ensemble ; les autres, qui sont probablement des élèves de Raphaël, ou de ses contemporains et de ses émules, ne figurent pas indignement auprès des premiers et couvrent des espaces immenses.

Rome, 16 juin 1787.

Laissez-moi vous dire encore, mes chers amis, que je me sens très-bien, que je me retrouve toujours davantage et que